

La métropole de Jackson à Clinton ou le passage du désordre des quartiers mal famés à la terreur des quartiers pauvres

LA VILLE, MELTING POT MORAL ET CREUSET DU DÉSORDRE

Avant de nous pencher sur ces préconceptions, il est important de souligner qu'elles n'émergent pas de nulle part. Elles ne se sont pas non plus formées au cours du dernier cycle de transformation urbaine, mais proviennent, et sont fortement et secrètement défendues par un ancien trope national, qui assimile l'agitation sur l'espace urbain, la peur de la masse anonyme des pauvres et le stigmatisme de la couleur noire.

L'histoire intellectuelle et sociale américaine est emprunte d'une « forte tradition d'anti-urbanisme », qui découle de diverses sources culturelles et religieuses (White et White 1962)¹. Ce qui ne veut pas dire que l'image de la ville américaine soit entièrement dépourvue d'attraits et de touches de valeur. A partir de la Première Guerre Mondiale, un grand nombre de commentateurs de la vie urbaine ont cherché à souligner le rôle de la ville en matière de divertissements et d'innovations, en tant qu'espace libérateur de tutelles normatives et étouffantes et en tant que moteur de diversité culturelle, générateur d'ouverture d'esprit, de tolérance et de modernisme (Kasinitz 1994). La sociologie urbaine en particulier (de l'essai classique de 1938 de Louis Wirth sur « L'Urbanisme, un mode de vie » à la célèbre analyse de 1983 de Manuel Castell sur les mouvements so-

ciaux urbains « populaires » en passant par le portrait bienveillant des « villageois urbains » établi par Herbert Gans en 1962) s'est montrée plutôt optimiste quant aux promesses de la vie urbaine. Mais ces visions ne sont que de faibles contrepoints au motif idéologique dominant de terreur face à une métropole dissolue.

La croissance des villes, qui a débuté sous Jackson, a toujours été perçue avec inquiétude, voire avec répugnance, tandis que l'urbanisation a été assimilée au concept alarmiste de « crise urbaine » (Lees 1985). Dans la vision puritaine du monde, avec son idéalisation romantique du village « communautaire » (*gemeinschaftlich*) et son antinomie profonde entre une sobre moralité familiale et les plaisirs sensuels débridés de la vie urbaine, la ville était, par définition, un cadre désordonné et menaçant, immonde et malsain à la fois.² C'était « le théâtre de la populace », un endroit immonde et sans pitié où des hordes d'envahisseurs non-Protestants, des sujets « étrangers » et « antipatriotiques » menaçaient de prendre le pouvoir, « le dépotoir des déchets européens, des gens inférieurs incapables de comprendre les valeurs américaines » (Fishman 1988).

Pour que la ville soit moins insalubre, voire vivable, il faudrait qu'on la civilise et que ses résidents soient soumis grâce à un mélange de coercition, d'amélioration de l'environnement et d'innovations institutionnelles : de

¹ Dans son ouvrage sur l'« expérience urbaine », Fischer (1976 : 16) fait remarquer qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles, la culture nationale naissante des Etats-Unis « a retenu les aspects négatifs de la vie urbaine, tout en minimisant l'intention positive de la *civilisation* telle que l'entend la pensée européenne. Ces aspects, associés à la figure héroïque de l'habitant de la « frontière », ont donné à la pensée et aux lettres américaines une dimension fortement anti-urbaine ». Pour un débat d'ensemble sur les contrastes et les continuités transatlantiques en rapport avec « The City of Dreadful Night », voir Hall (1988 : 2-46).

² A ce jour, les grandes municipalités aux Etats-Unis aiment se représenter comme des congrès de « villages » cohésifs ou des ensembles de « quartiers » homogènes, c'est-à-dire, sous des traits clairement préurbains. La sociologie urbaine américaine a coutume de décrire la ville comme « une mosaïque de petits mondes qui se touchent sans s'interpénétrer » (Park, Burgess and McKenzie : 1967 : 40), un ensemble d'« enclaves » lâchement assemblées mais intérieurement intégrées, où « identité » et « place » vont de pair (Abramson 1995).